

Entretien avec Jean Delisle



Membre de la Société royale du Canada et professeur émérite de l'Université d'Ottawa, le professeur Jean Delisle est une personnalité incontournable du monde de la traductologie. Ses ouvrages, ses études et ses articles, ainsi que sa prodigieuse activité dans le domaine de la traduction ont laissé des traces durables dans plusieurs champs de la discipline.

Diplômé de la Sorbonne Nouvelle (Paris III, 1978) et chercheur indépendant depuis qu'il a pris sa retraite en 2007, Jean Delisle a commencé sa carrière comme traducteur et réviseur au Bureau des traductions du gouvernement du Canada (1971-1974). Il est ensuite passé à l'enseignement en obtenant un poste de professeur à l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa (1974-2007). De 2000 à 2006, il a été le directeur de cette École qui compte trois cycles d'études et plus de trois cents étudiants.

Par ses publications et ses recherches, par ses missions de professeur et de conférencier, par ses activités au sein de nombreuses associations professionnelles et culturelles, par sa participation à des colloques de traductologie, Jean Delisle est une autorité incontestable du domaine, ce qu'attestent, entre autres, les nombreux prix et les distinctions dont il a été honoré.

Tout au long de sa carrière, ses axes privilégiés de recherche ont été l'histoire et la pédagogie de la traduction. Les ouvrages ou les collectifs qu'il a publiés sont devenus des ressources essentielles pour les chercheurs et les pédagogues.

Plusieurs des vingt ouvrages¹ qu'il a signés jusqu'ici comme auteur, coauteur ou directeur de publication ont connu un rayonnement international. Nous pensons en premier lieu à son livre *Les traducteurs dans l'histoire* (1995), préfacé par le président de la Fédération internationale des traducteurs, Jean-François Joly, et publié sous les auspices de la FIT et de l'UNESCO. Ce collectif, codirigé par Judith Woodsworth, est paru la même année en anglais chez John Benjamins Publishing (Amsterdam) et a été réédité en 2007 (fr) et en 2012 (en). Cette histoire thématique des traducteurs a été traduite en roumain (2008), en arabe (2006), en espagnol (2005) et en portugais (Brésil, 1998). Des versions chinoise et coréenne sont en préparation.

Nous pensons aussi au répertoire quadrilingue (fr, en, es, de) *Terminologie de la traduction* (1999), qu'il a codirigé avec Hannelore Lee-Jahnke (Genève) et Monique C. Cormier (Montréal). Cet ouvrage a connu une remarquable diffusion internationale. Il a été traduit et adapté en afrikaans et en arabe (2002), en finnois (2001), en galicien (2003), en grec (2008), en italien (2002), en néerlandais (2003), en roumain et en turc (2005), en polonais (2004) et en russe (2003), soit dans une quinzaine de langues. Toutes ces versions apportent la confirmation, si besoin était, que la traduction peut aussi être mise au service... de la traduction et de son étude.

Parmi les contributions de Jean Delisle à l'histoire des traductions, on ne peut passer sous silence ses « portraits », genre littéraire auquel il a donné une nouvelle impulsion avec beaucoup de talent, en dirigeant les collectifs *Portraits de traducteurs* (1999) [traduit en coréen en 2009] et *Portraits de traductrices* (2002) [une traduction coréenne doit paraître prochainement]. En 2010, la professeure Martha Pulido a fait paraître à Medellín (Colombie) sous le titre *Retratos de traductoras y traductores*, un recueil de six portraits choisis parmi ceux des deux ouvrages précédents : deux traducteurs et quatre traductrices.

L'histoire de la Société des traducteurs du Québec (1940-1990), *Les alchimistes des langues / The Language Alchemists* (1990), que Jean Delisle a rédigé à l'occasion du cinquantenaire de cette société professionnelle, préfigurait ces portraits.

En enseignement de la traduction, bon nombre des ses ouvrages ont connu une dissémination internationale et plusieurs rééditions. C'est notamment le cas de son œuvre majeure en pédagogie, *La traduction raisonnée* (1993; 2^e éd., 2003; 3^e éd., 2013), qui est le prolongement didactique de sa thèse de doctorat *L'analyse du discours comme méthode de traduction* (1980). Il faut aussi faire mention de *L'enseignement pratique de la traduction* (2005) et de *L'Enseignement de la traduction et traduction dans l'enseignement* (1998), codirigé avec Hannelore Lee-Jahnke.

Sorte de dictionnaire *sui generis* de la traduction et de la traductologie, *La traduction en citations* (2007), préfacé par Henri Meschonnic, est utile autant qu'agréable, savant autant que stimulant. Ce livre témoigne avec bonheur de la passion de son auteur pour la traduction, de l'intérêt qu'il porte à l'évolution de cet art et du plaisir constant que lui procure la recherche documentaire dans ce domaine.

¹ On trouvera les références complètes de tous les titres cités dans cette présentation sur le site web personnel du professeur Delisle : <http://artsites.uottawa.ca/jdelisle/fr/>

Aux Presses de l'Université d'Ottawa, Jean Delisle est à l'origine de trois collections d'ouvrages sur la traduction, dont il a été le directeur : « Cahiers de traductologie » (1979-1988), « Pédagogie de la traduction » (1993-) et « Regards sur la traduction » (1997-).

Enfin, Jean Delisle a exploré avec un informaticien les applications des nouvelles technologies à l'enseignement de l'histoire générale de la traduction en concevant un DVD unique en son genre sur l'*Histoire de la traduction*.

La revue *Atelier de traduction* a pu compter sur sa collaboration à plusieurs reprises, et c'est même sous son inspiration que le comité de rédaction a inauguré la rubrique « Portrait de traducteurs », qui permet, comme il le dit, de « recentrer » l'étude de la traduction sur le traducteur.

Malgré un emploi du temps chargé – nouveaux livres en chantier, conférences, voyages professionnels, rédaction d'articles et de notices de dictionnaire, enseignement ponctuel – le « retraité actif » qu'est le professeur Delisle a accepté de bien vouloir répondre à nos questions.

1. M. C. – *Je voudrais commencer notre Entretien, tout en vous remerciant d'avoir accepté mon invitation, par une question sur l'histoire de la traduction, où vos livres, que j'ai déjà mentionnés, sont devenus des références incontournables pour tout chercheur en traductologie. Qu'est-ce qui a éveillé votre intérêt pour un domaine qui suppose une abondante documentation et un travail de longue haleine?*

J. D. – Je vous remercie de vous intéresser à mes travaux et à mon parcours professionnel, et de partager cet entretien avec les lecteurs de l'*Atelier de traduction*, dont le comité de rédaction m'a ouvert les pages à quelques reprises. Ce fut un honneur pour moi que de m'associer ponctuellement à cette entreprise de diffusion de la recherche sur la traduction et son histoire. Que cette publication soit issue d'un foyer de la francophonie autre que la France, la Belgique ou le Québec, a été pour moi un motif supplémentaire d'y collaborer. J'ai aussi publié des articles dans l'autre revue roumaine *Translations*, dont Georgiana Lungu-Badea est la rédactrice en chef. Ces deux revues, d'un haut niveau scientifique, méritent certainement une plus large diffusion, au moyen d'Internet, par exemple. Et je dis cela sans la moindre complaisance.

Mon intérêt pour l'histoire de la traduction remonte à la fin des années 1960. J'étudiais alors à l'Université de Montréal qui a été la première université au Canada à offrir, à partir de 1968, un programme de formation de trois ans en traduction. Je faisais partie de la première cohorte. J'étais inscrit à la Licence en traduction, renommée par la suite Baccalauréat spécialisé en traduction. De tous les séminaires, celui que je préférais était celui du professeur Paul A. Horguelin, qui fera paraître plus tard une *Anthologie de la manière de traduire. Domaine français* (1981). Ce séminaire a fait naître en moi une immense curiosité pour l'histoire de la traduction.

Il faut préciser que je suis un pur produit du « cours classique » d'inspiration française, qui faisait une très large place aux humanités gréco-latines, au détriment, il faut le dire, des sciences et des techniques. Les professeurs du pensionnat où j'étudiais, sur les bords de la rivière Gatineau, étaient d'ailleurs pour la plupart d'origine française. En plus d'apprendre le grec et le latin – les versions et les thèmes se révélant une excellente

gymnastique intellectuelle – j’avais évidemment fréquenté les grands auteurs de l’Antiquité et suivi d’excellents cours sur le Moyen Âge, la Renaissance, le siècle des Lumières et le XIX^e siècle. À cette époque pas si lointaine, l’éducation avait encore l’ambition de former des têtes bien faites. J’ignore si l’on a réussi avec moi, mais chose certaine, j’ai été plus perméable aux humanités, aux langues, à la littérature et aux subtilités des analyses de texte qu’aux chiffres et aux sciences. Je préférais manier les mots plutôt que les éprouvettes ou disséquer des grenouilles...

Or, le panorama que dressait le professeur Horguelin dans son séminaire présentait la plupart des grands auteurs que je connaissais déjà, mais sous l’angle de leur activité de traducteur. Ce fut pour moi une véritable révélation. J’étais à la fois en pays connu et inconnu. Je connaissais bien Cicéron, Horace et Quintilien, de même que Marot, Voltaire, D’Alembert, l’abbé Prévost, Rivarol, Chateaubriand, Leconte de Lisle et Littré, mais j’ignorais que tous ces grands écrivains avaient aussi été des traducteurs. Je découvrais qu’ils avaient mené une « double vie » et qu’ils avaient dit des choses très pertinentes sur la traduction. À ces noms connus, vinrent s’ajouter ceux de saint Jérôme, Jean de Meung, Pierre Bersuire, Nicole Oresme, Dolet, Amyot, Perrot d’Ablancourt, Tyndale, Tytler, Larbaud, Gide et combien d’autres.

Un monde fascinant s’ouvrait devant moi. Ces nouveaux horizons ont piqué ma curiosité et cette curiosité s’est vite transformée en passion dévorante. Cette passion me consume depuis 45 ans. Parallèlement à mes recherches en enseignement de la traduction – je mène moi aussi une double vie ! –, je scrute le passé afin de mieux connaître les traducteurs d’autrefois, leur apport culturel et le rôle qu’ils ont joué dans l’évolution des langues et des sociétés, ce qui m’a naturellement amené à m’intéresser aux multiples *fonctions* de la traduction, dont le collectif *Les traducteurs dans l’histoire* (1995 ; 2^e éd. 2007) est une première réalisation. Il existe d’ailleurs une version roumaine de cet ouvrage, coordonnée par Georgiana Lungu Badea, et aussi une version anglaise, arabe, chinoise, espagnole et portugaise.

2. M. C. – *En restant dans le domaine de l’histoire de la traduction, j’aimerais savoir quel est votre avis sur l’idée, assez récente, lancée, entre autres par Yves Chevrel et Jean-Yves Masson de l’Université de la Sorbonne d’une Histoire des traductions en langue française (HTLF), qui consiste à parler de l’histoire « des » traductions pour évoquer la spécificité de chacune des traductions qui semblent former un ensemble, tout en étant différente?*

J. D. – Vous évoquez le vaste projet des professeurs Chevrel et Masson qui comptera quatre volumes, dont *Histoire des traductions en langue française. XIX^e siècle (1815-1914)*, publié sous la direction d’Yves Chevrel, Lieven D’hulst et Christine Lombez constitue le premier tome. Il est amusant que vous me posiez cette question, car, coïncidence, je viens tout juste de terminer la lecture de cet ouvrage imposant – une tartine de 1379 pages! – et j’en ai rédigé un compte rendu fort élogieux pour la revue *Target*.

Cette synthèse intègre dans une présentation structurée et cohérente un vaste ensemble d’informations concernant le domaine des traductions françaises. Elle s’imposait d’autant plus que les traductologues ont pris conscience de l’importance de l’histoire de la traduction et y voient un préalable à toute théorie moderne de la traduction

(Berman). J'ose même affirmer que l'histoire est plus utile à la réflexion sur la traduction que la linguistique, du moins une certaine linguistique. (En disant cela, je suis bien conscient que je risque d'être lapidé par les linguistes!) Et l'inverse est aussi vrai. Les historiens de métier eux-mêmes prennent conscience de l'importance capitale de la traduction. Je pense notamment à Peter Burke qui a écrit : « La traduction est centrale pour l'histoire culturelle. » Ou encore : « La traduction est une sorte de papier tournesol qui rend visible le processus du transfert culturel. » Belle image qui décrit l'apport incontournable de la traduction en sciences humaines.

Faire l'étude *des* traductions plutôt que de *la* traduction implique, notamment, de poser un regard sur les traducteurs eux-mêmes, de pénétrer dans leur cabinet de travail, de chercher à connaître les conditions matérielles dans lesquelles leurs traductions ont été réalisées et de décortiquer les relations qu'ils ont eues avec les éditeurs. Cela exige aussi de démêler l'écheveau des réflexions théoriques, implicites ou explicites, ayant guidé leur choix lorsqu'ils ont tenu la plume et fait office de passeurs.

S'intéresser aux traductions et aux traducteurs c'est délaisser les généralisations et les abstractions et chercher à comprendre « sur le terrain » ce qui fait que tel traducteur a traduit tel texte ou telle œuvre de telle façon, dans telles circonstances, à telle époque, pour tel public, etc. C'est accepter ses justifications sans les juger à l'aune de notre conception contemporaine de la traduction. C'est accepter qu'une théorie de la traduction soit une théorie de la relativité. Je rejoins sur ce point l'opinion de mon collègue Michel Ballard lorsqu'il affirme dans un entretien publié dans votre livre *Pour une lecture critique des traductions*, que « l'histoire de la traduction doit faire partie de la culture du traductologue : elle enseigne la modestie et permet de relativiser les théorisations. » Ceux qui pensent le contraire cherchent à étendre les théories de la traduction sur le lit de Procuste. D'ailleurs, les théories de la traduction n'ont pas forcément pour but de faciliter l'acte de traduire. Elles sont des considérations *a posteriori* sur la traduction, tout comme la stylistique comparée que l'on présente à tort comme une « méthode » de traduction. Bref, la traduction et sa critique supportent mal le corset des principes théoriques trop rigides. La réalité des textes inflige souvent de cinglants démentis aux théories.

Avant d'interpréter les faits et d'élaborer une théorie, il faut les colliger méthodiquement (on connaît l'importance de la recherche des faits véridiques en histoire), sans quoi, on met la charrue devant les bœufs. L'interprétation des faits ne peut venir qu'après coup. Au stade où en sont les recherches en histoire de la traduction, il est important d'accumuler les faits concernant les traductions, certes, mais aussi et surtout, je dirais, des données *sur* les traducteurs et le contexte général dans lequel ils ont évolué. HTLF fait une place à ces deux volets.

Il y a ici un parallèle intéressant à faire entre la traduction et l'histoire. De même que le traducteur interprète le sens des *mots* en contexte, l'historien interprète des *faits* en contexte. Un fait ne peut être séparé des circonstances historiques qui l'ont vu naître, tout comme un mot n'acquiert de sens véritable qu'en contexte. Hors contexte, un mot n'a que des virtualités de sens, que des significations qu'il est possible de répertorier dans les dictionnaires. (Cela devrait me réconcilier avec les linguistes!) Interpréter, c'est toujours *donner un sens*. Eh bien, il en va de même d'une traduction qui ne peut être séparée des circonstances qui l'ont vu naître si l'on veut lui donner tout son sens.

Les auteurs et les collaborateurs de HTLF ont su éviter de nombreux écueils. Il fallait éviter, en effet, de produire un catalogue aride d'œuvres traduites, un collage de

citations ou d'extraits de préfaces de traducteurs, une purée indigeste de dates et de statistiques, des analyses pointilleuses de traductions ou un amoncellement de jugements de valeur sur les performances des traducteurs. On a aussi évité les répétitions, le vocabulaire abscons et les détails futiles. En outre, toutes les pierres du vaste champ exploré ont été retournées. L'entreprise englobe non seulement les œuvres littéraires, mais aussi les grands domaines de la « vie de l'esprit » entendue au sens large (sciences, religion, droit, philosophie, histoire) et ne se cantonne pas aux traductions éditées sur le seul territoire français. On devine l'ampleur de la tâche colossale accomplie. Heureusement qu'un nombre imposant de collaborateurs (environ 70) a mis la main à la pâte.

Je ne pense pas que les professeurs Chevrel et Masson aient eu l'intention lorsqu'ils ont conçu leur ambitieux projet, de faire une analyse comparative poussée de toutes les traductions de leur corpus et de porter un jugement de valeur sur chacune d'elles. Cela aurait été impossible et n'aurait eu, somme toute, qu'un intérêt limité, bien que des analyses comparatives de traductions ne soient pas absentes de leur panorama et soient loin d'être inintéressantes. Leur approche globale a permis de corriger légèrement la périodisation du XIX^e siècle français et de découvrir qu'en traduisant davantage et autrement, les traducteurs du monde francophone, principalement en France, ont permis de découvrir d'autres modes de penser, de vivre et d'écrire. La traduction contribue de bien des manières au progrès. C'est une de ses nombreuses fonctions.

3. M. C. – *En lisant vos portraits vivants, bien écrits, bien dosés, des traducteurs, traductrices le lecteur a l'impression d'un genre plutôt littéraire qu'historique, même s'ils contribuent, à leur tour, à une histoire de la (des) traduction(s). Vous écrivez d'ailleurs, au début des Portraits de traducteurs qu'« on ne déambule pas dans l'histoire de la traduction comme dans un cimetière ». On lit entre ces lignes une révolution du genre « portrait », une écriture « contre » une certaine tradition dans ce genre. Est-ce que je me trompe?*

J. D. – Je vous remercie de reconnaître une certaine valeur « littéraire » à mes *Portraits de traducteurs* (1999) et à mes *Portraits de traductrices* (2002). J'en suis flatté, bien que je ne sois pas l'auteur de tous les portraits réunis dans ces deux ouvrages collectifs. Je reconnais être le « père biologique et non putatif », dirait notre ami Jean-René Ladmiral, des portraits de Pierre Baillargeon, d'Albertine Necker de Saussure et d'Irène de Buisseret et de deux autres portraits publiés dans ces mêmes ouvrages sous un nom que je préfère taire.

Ai-je renouvelé le genre du portrait? Je l'ignore. Je pense, cependant, l'avoir remis à l'ordre du jour et en avoir montré l'importance en traductologie. On se souvient du petit ouvrage d'Edmond Cary, *Les grands traducteurs français* (1963), publié il y a 50 ans. À ma connaissance, c'est le premier sinon le seul recueil du genre publié en français, avant ceux que j'ai fait paraître aux Presses de l'Université d'Ottawa. Les brefs portraits de Dolet, Amyot, Mme Dacier, Galland, Gérard de Nerval et de Valéry Larbaud qu'esquisse Edmond Cary sont, pourrions-nous dire, des portraits-introduction, comme il y a des traductions-introduction. Cela dit, nombreux sont les portraits individuels de

traducteurs et de traductrices dans la littérature spécialisée du domaine et nombreuses également sont les biographies de traducteurs et de traductrices.

Vous savez peut-être qu'une professeure de l'Université de Mons, Catherine Gravet, vient de faire paraître à son université un recueil de portraits semblable aux deux miens. Son ouvrage s'intitule *Traductrices et traducteurs belges* (2013, 470 p.). Au nombre de ces cinq traductrices et de ces dix traducteurs figurent Marie Delcourt, Françoise Wuilmart et Marguerite Yourcenar, ainsi que Maurice Carême, Alexis Curvers, Maurice Maeterlinck et Robert Vivier. Par ailleurs, ma collègue et amie Judith Woodsworth (Université Concordia, Montréal) a elle aussi en chantier un ouvrage de portraits de traductrices et de traducteurs. Mon petit doigt me dit qu'il y aura bientôt d'autres recueils du genre sur les rayons des librairies.

Je pense pouvoir dire que les portraits qui composent mes recueils sont plus approfondis que ceux de Cary, qui tiennent en quelques pages, sans avoir l'ampleur de biographies exhaustives. Le portrait, tel que je le conçois, est à la biographie ce que la nouvelle est au roman : plus concis, plus épuré, plus percutant, plus intense. Et c'est ici qu'intervient l'aspect esthétique ou littéraire, auquel vous faites allusion dans votre question. À mes yeux, les qualités littéraires des portraits ne servent pas uniquement à esthétiser le récit historique. Elles contribuent à dégager toute la profondeur humaine d'un traducteur ou d'une traductrice, comme le ferait un roman. Les artisans de la traduction ne sont pas désincarnés. Grâce à l'esthétique littéraire, il est possible d'explorer plus à fond toutes les facettes d'un être humain, de percer ses motivations profondes. Je n'ai pas voulu tracer mes portraits au fusain, mais avec une riche palette de coloris et de nuances. La forme littéraire m'offrait ce jeu de couleurs.

Si l'on admet que les traductrices et les traducteurs sont présents dans leurs traductions, comme un écrivain l'est dans son œuvre, alors pour comprendre à fond l'œuvre d'un traducteur, il faut savoir qui il est véritablement. Je vais vous donner trois exemples.

Connaître l'écrivain-traducteur québécois Pierre Baillargeon, par exemple, qui se projette dans ses romans autobiographiques – il est un de ses personnages fictifs –, se révèle indispensable lorsque l'on fait l'analyse de sa manière de traduire. Le style de ses traductions a tous les traits de son style d'écriture. (Il faut dire qu'il a traduit un roman policier d'Arthur Conan Doyle, *A Study in Scarlet* (*Études en rouge*, Robert Laffont, 1956), des essais de géopolitiques et fait beaucoup de traduction « alimentaire ».)

Dans les années 1980, les traductrices féministes au Canada ont développé une stratégie féministe de la traduction afin de rendre les femmes visibles dans les œuvres traduites. La majorité des traductions se faisaient du français vers l'anglais, les romancières, poètes ou théoriciennes féministes québécoises étant traduites par leurs collègues canadiennes-anglaises. Les traductrices féministes remettaient en cause le « parler-homme » dominant qui occulte la présence du « deuxième sexe ». Pour ce faire, un peu à la manière des traducteurs du Moyen Âge français qui cherchaient à légitimer leurs traductions en langue française, elles s'approprièrent le texte de départ, intervenaient sur la langue, investissaient les préfaces et multipliaient les notes de bas de page. On ne saurait apprécier la manière de traduire des traductrices ayant appartenu à ce mouvement, disparu aujourd'hui, sans bien connaître les traductrices elles-mêmes, leur conception du féminisme, leurs revendications, la forme de leur militantisme, etc.

De même, la quête incessante et intransigeante de la perfection langagière chez une Irène de Buisseret caractérise ses écrits sur la traduction, notamment son manuel, *Deux langues, six idiomes*, et cette quête de perfection absolue n'est peut-être pas étrangère à sa fin tragique, clairement annoncée dans son roman *L'homme périphérique*. Dans la vie de cette traductrice, tout se tient, tout s'éclaire. Sa conception de la traduction est à son image. « Dis-moi qui tu es, je te dirai comment tu traduis. » Cette formule heureuse de la traductrice belge, Françoise Wuilmart, résume bien ce que je veux dire.

Ce que je tente de démontrer par ces exemples, c'est que l'historien doit frapper à la porte de l'« atelier de traduction » afin d'acquérir une connaissance intime du traducteur ou de la traductrice dont il souhaite tracer le portrait. C'est à ce prix qu'il pourra prétendre avoir une compréhension réelle des traductions. À cet égard, le titre de votre revue ne pouvait pas être mieux choisi pour pénétrer dans l'univers fascinant du traducteur à l'œuvre.

Mes portraits se situent donc au carrefour de la traduction, de l'histoire et de la littérature. Et un portrait paré de qualités littéraires ne double-t-il pas le plaisir du lecteur? On ne saurait en tout cas y voir « un plaisir démodé »?

4. M. C. – *Vos talents et votre enthousiasme de « portraitiste » semblent s'épanouir sur de nouvelles catégories de sujets : « terminologues », « interprètes », « traductologues », « traducteurs fédéraux ». Cette dernière catégorie est-elle spécifique à l'Amérique du Nord? Voudriez-vous nous éclairer à ce propos?*

J. D. — Quand on évoque l'histoire de la traduction, on pense d'abord à la traduction littéraire. Et effectivement, ce genre de traduction offre un champ d'études d'une très grande richesse. Au Canada, ce champ existe, bien entendu, mais il est plus restreint, si on le compare au vaste territoire de la traduction administrative ou, de manière plus générale, à la traduction de textes que j'ai qualifiés de « pragmatiques », c'est-à-dire de ces textes ayant une utilité plus ou moins éphémère, dont l'aspect esthétique n'est pas l'aspect dominant. La traduction de ce genre de textes dans la paire de langues anglais/français est au pays une industrie très florissante et fait vivre des milliers de traducteurs. La traduction est indissociable de la réalité canadienne. Au sein de l'administration fédérale, deux lois ont encadré cette activité, la première fut adoptée en 1841, l'autre en 1934. Depuis quelques années, mes recherches portent surtout sur l'histoire de la traduction au Canada.

Dans mon plus récent ouvrage, *La terminologie au Canada. Histoire d'une profession* (2008), – j'évite de dire « mon dernier ouvrage », car ce mot évoque trop « mon dernier souffle », « mon dernier tour de piste » –, j'ai publié, en annexe, une douzaine de brefs portraits de figures marquantes de la terminologie au Canada, pays où la terminologie est une profession reconnue. Qui n'a jamais entendu parler de ses deux grandes banques de terminologie accessibles gratuitement dans Internet? J'ai aussi en chantier un livre de portraits d'interprètes canadiens et un autre, que je rédige en collaboration avec un collègue de l'Université de Moncton, sur les traducteurs fédéraux du premier siècle de la Confédération (1867-1967), qualifié d'« âge d'or de la traduction ».

Dans un pays officiellement bilingue comme le Canada, l'activité de traduction revêt une dimension sociolinguistique particulière. C'est donc sous cet angle qu'il

convient de l'aborder. Mais je préfère parler de *sociotraduction*, terme que James Holmes avait mentionné en 1972, mais qu'il n'avait pas intégré dans son célèbre schéma des types de recherche pouvant composer la traductologie. Sans avoir lu son article, j'avais aussi forgé ce néologisme dans ma thèse en 1978. Ce concept connaît une certaine faveur chez les traductologues depuis le début des années 2000. L'éditeur John Benjamins a fait paraître deux titres sur le sujet en 2006 et 2007. Dans le second, Yves Gambier se demande : « Y a-t-il place pour une socio-traductologie? ». L'année précédente, il avait tenté de dégager les abords de ce nouveau champ de recherche dans son article « Pour une socio-traduction ».

Les traducteurs fédéraux du premier siècle de la Confédération canadienne sont des personnages très typés. Ils forment un groupe de lettrés qui, en plus d'assurer la fluidité des communications interlinguistiques, ont contribué à la diffusion des idées sociopolitiques et progressistes au pays. Leur apport est loin d'être négligeable. S'ils n'ont pas été des têtes d'affiche, ils n'ont pas été non plus de simples figurants ni des témoins passifs de l'histoire. Évoluant dans l'ombre des élus, ils ont parfois noué avec eux de solides et fructueuses amitiés.

Positionnés à la frontière séparant le Canada anglais et le Canada français – l'ouvrage s'intitulera d'ailleurs *Les douaniers des langues* – les traducteurs fédéraux ont largement contribué à revigorer la langue française et à galvaniser sa diffusion dans les institutions fédérales. Cette incursion dans le passé fera découvrir des traducteurs qui aiment manier la plume – beaucoup sont écrivains, poètes ou journalistes – et animent la vie littéraire et culturelle dans la Capitale. On compte parmi eux de nombreux journalistes victimes de la censure du clergé québécois ultramontain, obscurantiste et très puissant. En ces années de grande religiosité, il y a parmi eux de fervents croyants, d'irréductibles athées, de farouches anticléricaux et des francs-maçons. Plusieurs ont été des artisans de la pensée française dans la capitale. Voilà en quoi consistera cette étude. Elle fera connaître des traducteurs qui n'ont pas été « des avortons de l'intelligence et des fruits secs », pour reprendre les mots que le journaliste Arthur Buies appliquait aux journalistes incultes et incompetents de son époque.

5. M. C. – *Comme le numéro 20 de notre revue renferme un dossier sur la critique des traductions, je profite d'une de vos affirmations « Un biographe n'est pas un apologiste. Il sait se montrer critique » pour vous inviter à nous donner votre opinion sur la critique des traductions, dont la nécessité semble reconnue par bon nombre de chercheurs, mais, qui, à mon avis, est peu pratiquée par rapport à sa parente « la critique littéraire ».*

J. D. — Lorsqu'il corrige les traductions données en exercice à ses étudiants, un professeur évalue des performances dans un contexte d'apprentissage. Dans le cas de *textes pragmatiques*, cette évaluation (on ne saurait parler ici de *critique*) consiste principalement à vérifier la correction linguistique du travail, son exactitude par rapport au sens, le respect des contraintes imposées par les divers types de texte et l'adaptation de la traduction au public visé.

Dans le cas d'une *traduction littéraire* publiée évaluée par un historien de la traduction, le processus ne consiste plus à évaluer la « correction linguistique » de cette traduction, mais à en faire une critique interne et externe. J'ai abordé la question dans deux articles, « L'évaluation des traductions par l'historien » (*Meta*, 2001) et « La notion

de «disparate» et la critique des traductions », (*Revue SEPTET*, 2007), ainsi que dans le portrait « La marquise de Condorcet : l'aristocrate républicaine, la traductrice militante et philosophe », paru dans *D'une écriture à l'autre. Les femmes et la traduction sous l'Ancien Régime*, publié aux Presses de l'Université d'Ottawa en 2004 sous la direction de Jean-Philippe Beaulieu, professeur à l'Université de Montréal.

Faire la critique d'une traduction littéraire ce n'est pas communiquer le plaisir qu'une traduction a pu nous procurer. C'est l'analyser minutieusement afin d'en saisir à la fois le sens profond et le rendu à la lumière du *projet du traducteur*, car tout traducteur littéraire digne de ce nom se laisse guider dans son travail par un projet de réécriture – implicite ou explicite –, puisque traduire une œuvre littéraire, c'est en quelque sorte poursuivre le travail d'écriture qui a abouti à l'œuvre originale. Comme l'a si bien dit Henri Meschonnic, la traduction est « le seul mode de lecture qui se réalise comme écriture, et ne se réalise que comme écriture ». La critique d'une traduction doit donc porter sur le caractère spécifique de la traduction en tant que processus de réécriture. Écrire et traduire ont en commun le remodelage d'une pensée dans un esprit de liberté. Comme aime à le dire Françoise Wuilmart, il s'agit, pour le traducteur, de rendre la *Voix du texte*. La tâche du critique sera donc de chercher à savoir si le traducteur ou la traductrice y est parvenu.

Dans le cas d'un texte ancien, le critique doit aussi replacer la traduction dans son contexte historique, ce qui implique de bien connaître l'auteur traduit et son époque, les courants littéraires du temps, l'état de la langue en usage et les attentes du public cible.

Il ne s'agit pas de savoir si tous les mots de l'original ont été rendus; c'est là un calcul d'apothicaire plus ou moins utile, car par essence, traduire consiste à redire, et redire *autrement*. Une traduction n'est pas une reproduction photographique, mais une *représentation* d'une œuvre originale. C'est pourquoi il peut y avoir plusieurs traductions *réussies* d'une même œuvre. J'évite les mots *fidèle* et *fidélité*, car ces mots galvaudés ne disent rien de précis. Chacun y met ce qu'il veut. « J'ai traduit fidèlement » ne dit guère plus, en général, que « Je suis satisfait de moi » ou « Je n'ai pas trahi mon auteur ». Mais encore? Ces mots appartiennent aussi à la conscience morale. On a beaucoup moralisé la tâche du traducteur et la critique des traductions. Il faut donc abandonner cette terminologie préscientifique, creuse et vide de sens.

On pourrait discourir longtemps sur la critique des traductions. Disons, pour faire court, que la critique bien comprise cherche à établir si l'œuvre seconde est dotée des mêmes propriétés littéraires, de la même *littéarité* que l'œuvre première, de la même *cohésion significative*, des mêmes *qualités esthétiques*, de la même *unité* profonde. Cet idéal est rarement atteint et c'est pourquoi les « grandes traductions » sont rares. Il arrive que de grandes traductions renferment de nombreuses erreurs, mais n'en sont pas moins de grandes traductions. Je pense notamment aux *Vies parallèles* de Plutarque traduites par Jacques Amyot (1513-1593), traduction dans laquelle l'académicien Claude-Gaspar Bachet de Méziriac a relevé plus de deux mille passages erronés. Et pourtant... On voit bien que la réussite d'une traduction tient à autre chose.

On peut ajouter, pour finir, que toute retraduction est une forme de critique des versions précédentes et qu'il ne se fait pas assez de véritable critique des traductions.

M. C. – *Je vous remercie, professeur Delisle, d'avoir évoqué votre parcours professionnel à l'intention des lecteurs de l'Atelier de traduction et d'avoir partagé quelques-unes de vos opinions sur la traduction, son histoire et son enseignement.*